

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

LA SEMAINE

REVUE RELIGIEUSE, PÉDAGOGIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Rédacteurs : C. J. L.-LAFRANCE, NORBERT THIBAUT et JOS. LÉTOURNEAU.

Vol. I.

SAMEDI, 2 AVRIL, 1864.

No. 14.

HISTOIRE DU CANADA.

(Suite.)

Si, maintenant, laissant plus d'un demi-siècle, pendant lequel le Canada—délivré par la Providence d'une attaque du général Walker, qui, en 1711, vint se briser sur l'île aux Œufs, l'une des sept îles, et perdit près de 1,000 hommes,—put jouir d'une tranquillité relative et travailler à l'amélioration du sol, au développement du commerce et de l'industrie, et au moyen d'attirer une forte émigration, nous passons à l'année 1755, nous arrivons au dernier acte d'un duel à mort entre les Français et les Anglais pour la possession de ce pays ; au dernier période de l'existence du pouvoir français en Canada.

Ce fut une lutte terrible, où chaque année, de 1755 à 1760, fut marquée d'une brillante victoire pour nous et d'une honteuse défaite pour les ennemis ; où une poignée de braves lutta avec courage et contre la faim qui les épuisait et contre les multitudes anglaises qui, voulant les écraser, venaient se briser contre ces fiers soldats défendant le sol de la patrie.

Pendant que le voluptueux Louis XV, plus occupé de ses honteux plaisirs et de ses maîtresses infâmes, laissait la conduite des affaires à la Pompadour, d'odieuse mémoire, à cette femme qui méprisait nos *arpenes de neige* et voyait avec indifférence les luttes héroïques de nos soldats ; pendant que la France nous oubliait ainsi et que pour satisfaire les caprices d'une Pompadour, elle envoyait mourir ses soldats au nord de l'Europe, l'enthousiasme, pour notre malheur, régnait en Angleterre pour la prise du Canada, les villes se cotisaient, et les colonies, suivant l'exemple de la métropole, fournissaient hommes et argent. La population des colonies anglaises dépassait 1 million d'âmes, tandis que le Canada, la Louisiane et le Cap-Breton n'atteignaient pas 100 mille.

Cependant on se prépara à faire face sur tous les points. En 1755, Braddock, parti d'Angleterre gonflé d'orgueil et de confiance, venait essuyer une honteuse défaite près de la rivière Monongahéla.

Dans le but de surprendre le fort Duquesne (Pittsburgh), ce général, laissant une partie de ses troupes en arrière, partit à la tête de 1200 soldats d'élite. Heureusement, M. de Contrecoeur, qui commandait à ce fort, fut averti à temps et envoya 253 Canadiens et 600 sauvages se mettre en embuscade à un défilé. Surpris de se voir arrêtés par cette faible troupe, les Anglais attaquèrent avec vigueur, mais furent chaudement repoussés, malgré les efforts héroïques des officiers, parmi lesquels se trouvait Washington, qui ramenèrent plusieurs fois, mais inutilement, leurs soldats à la charge. Leur perte fut de 800 hommes et celle des Français d'une quarantaine.

“ Les Français, dit Garneau, firent un immense butin. Les bagages des vaincus, leurs vivres, quinze bouches à feu, une quantité considérable d'armes et de munitions de guerre, la caisse militaire, les papiers du général Braddock, tombèrent entre leurs mains ; ces papiers dévoilèrent les projets de l'Angleterre, et le duc de Choiseul les adressa dans un mémoire aux divers cours de l'Europe. Les vainqueurs trouvèrent aussi sur le champ de bataille, au milieu des chariots brisés, 4 à 500 chevaux, dont une partie avaient été tués et nageaient dans le sang, pêle-mêle avec les soldats morts ou mourants.

Cette glorieuse victoire, détruisant les plans de l'ennemi, délivra le Canada pour cette année, malgré l'échec que subit le baron Dieskau qui, dans sa présomption, n'avait pris que la moitié de ses troupes pour aller attaquer les Anglais nombreux et bien retranchés au fort Edouard et où il ne put que faire admirer la bravoure française.

Montcalm, successeur de Dieskau, vint au printemps de 56 avec de Levis, Bourlamarque et 8,400 hommes : faibles secours contre les armements innombrables que faisait l'Angleterre pour envahir le Canada.

Mais Montcalm prévint ces envahissements en allant s'emparer en 56, du fort Oswégo où l'on fit un immense butin, et en 57, du fort William-Henry qui, quoique défendu par 2,000 soldats ne put résister aux Français et aux Canadiens. Les vainqueurs trouvèrent dans ce fort, outre 43 canons, 35,835 lbs. de

parviennent, en 1743, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et combien d'autres encore, sillonnèrent en tous sens les vastes forêts, les plaines immenses de cette partie de l'Amérique.

Si l'on passe au caractère guerrier, nous rencontrons le hardi pionnier qui, après être venu s'établir bravement en Canada à la suite des missionnaires, abattre les forêts vierges, féconder de son sang et de ses sueurs une terre qu'il veut léguer à ses descendants, va, aussi soldat que cultivateur, se joindre aux jours du danger aux troupes régulières pour refouler les sauvages au fond de leurs forêts, faire craindre, respecter et admirer notre nom, et aider à remporter ces victoires qui jettent un brillant reflet de gloire sur notre race et couronnent le front de la nationalité canadienne de cette auréole ineffaçable et éternelle de bravoure, auréole conquise sur ces terrains immortalisés par un sang généreux et qui ont noms Carillon, Oswégo, Plainnes d'Abraham.

Partout sur cette terre canadienne devait couler le sang, et le Canadien pour rester maître du sol devait ceindre de petits forts comme Cataracoui ou Frontenac (Kingston), Niagara, Duquesne (Pittsburg), La Présentation (Ogdensburg), La Galette (Prescott) et tant d'autres, ce vaste pays qui s'étendait de la Baie des Chaleurs jusqu'à la Louisiane : contrée fondée par un Canadien, d'Iberville, et dont la capitale encore fondée par un canadien, De Bienville, devait être un lieu de rendez-vous pour les canadiens. Encore aujourd'hui, parcourez ces contrées et partout vous rencontrerez la trace du passage de ce hardi et laborieux pionnier de la civilisation en Amérique, le canadien ; partout vous pourrez presser la main de cet homme que le malheur et le goût des aventures jettent encore aujourd'hui à l'étranger. Car pour le génie hardi de nos pères, ce pays que nous habitons était encore trop étroit, et il leur fallait aussitôt débarqués sur le rivage, repartir pour de nouvelles découvertes.

Ces petits forts où l'on jetait une poignée de braves arrêterent longtemps les colonies anglaises et leurs féroces auxiliaires.

Pendant la première partie du 17ème siècle, des puritains anglais que le fanatisme forçait de quitter leur pays, vinrent fonder sur la côte atlantique des établissements qui, dès le principe, furent en lutte ouverte avec le Canada catholique.

Ils s'associent aussitôt aux Iroquois qui leur ressemblaient par leur caractère froid et cruel, et ils les excitent à commettre des cruautés inouïes.

Ces barbares sauvages anéantissent ou dispersent la tribu huronne, nos alliés ; attaquent

en 1660, 17 canadiens commandés par Daulac. Ces quelques hommes, aidés de cinquante Hurons et Algonquins, protégés par de faibles retranchements, repoussèrent pendant dix jours leurs féroces ennemis et succombèrent tous après avoir été abandonnés par leurs alliés, un d'entre eux achevant les blessés, plutôt que de tomber entre les mains de ces barbares. Ces farouches Iroquois massacrent encore impitoyablement, en 1689, presque tous les habitants de la Chine, emmenant des prisonniers pour se rassasier de leur sang et les voir mourir au milieu des plus cruels supplices.

En vain allait-on les attaquer dans leurs bourgades, détruire leurs forts et leurs greniers, brûler leurs cabanes, ils revenaient toujours à la charge, poussés par les Anglais. Ils luttèrent ainsi pendant presque toute la domination française, jusqu'à ce que M. de Frontenac eût brisé la confédération de l'habile le Rat ou Kondiaronk, et rendu peu redoutable leurs attaques subséquentes.

Alors le pays était couvert d'ouvrages palissadés munis de canons, où souvent venaient se briser contre l'héroïsme les efforts des barbares. On cite avec raison madame de Verchères, en 1690, et sa fille deux ans après, qui surprises, presque seules, tirèrent le canon, se servirent des fusils en différents endroits, firent croire à des défenseurs nombreux et forcèrent les barbares à se retirer.

Pendant ces luttes, le gouvernement de Louis XIV, nous laissait seuls contre une nombreuse population augmentant dans une proportion de 10, 15, 20 contre 1, plus occupé de faire massacrer les protestants par ses féroces dragons qu'à nous envoyer des secours.

Les colonies anglaises aidèrent la métropole de leur argent et de leur sang, et jalouses du Canada catholique elles s'armèrent contre cette poignée d'hommes valeureux qui leur portaient ombrage et menaçaient leurs établissements.

Elles dirigèrent d'abord leurs coups contre l'Acadie, cette terre de héros, nos compatriotes, hommes d'une fidélité étonnante à leur religion et à leur roi, se défendant avec un courage admirable et faisant, aidés des Canadiens, reculer des armées vingt fois plus nombreuses qu'eux. Ce ne fut que réduits à quelques hommes, ayant passé par toutes les vicissitudes d'une longue lutte, qu'ils cédèrent, jurant fidélité inviolable à la France et prêts à se soulever au moindre secours.

On les vit, véritables vendéens, brûler leurs maisons, abandonner leur patrie pour aller habiter un pays français. Cette nation si brave effrayait tellement l'Angleterre qu'après les avoir torturés, avoir voulu les angliciser, et voyant leur inébranlable résolution de rester français et catholiques, elle ne vit rien

de plus propre à faire disparaître ses craintes qu'à s'emparer lâchement et par trahison des habitants et les jeter, séparés de leurs familles, aux quatre vents de l'exil et du malheur.

Beaucoup se réfugièrent au Cap Breton et fondèrent en 1713, Louisbourg, cette forteresse qui comme celle de Québec vit avec orgueil toutes les forces anglaises venir plusieurs fois se faire battre et mourir au pied de ses remparts.

Chaque guerre entre la France et l'Angleterre faisait courir les colons aux armes, et dédaignant d'attendre paisiblement les ennemis, les Canadiens allaient les attaquer au centre de leur pays.

D'Iberville avec ses Canadiens se couvre de gloire dans le golfe St. Laurent et la Baie d'Hudson, par des coups de main hardis et incroyables dont les ennemis restaient terrifiés, et qui firent passer entre les mains des Français tout ce que l'Angleterre possédait en ces lieux.

A chaque attaque des Anglais, nos bandes canadiennes, irritées de la guerre injuste qu'on leur faisait, allaient, sous des chefs résolus et vaillants, comme d'Aillebout, de Mantet, Lemoine de Ste. Hélène, Hertel, Portneuf, St. Ours, Deschaillons, Hertel de Rouville, se venger d'une manière terrible, ravager depuis l'Acadie ou Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Virginie, semer l'épouvante et l'effroi dans tous les cœurs américains.

Tout était à la guerre et au sang dans ces rudes et glorieuses années, les têtes étaient mises à prix. Chaque tête ennemie, (iroquoise), valait dix écus et on en donnait vingt pour un prisonnier. En cela, comme en tout, le caractère humain des Français se montrait différent de celui des Anglais, qui payaient une tête indienne, mais ne donnaient rien pour un prisonnier.

Ces ravages continuels engagèrent les Anglais à faire de nouveaux efforts pour chasser les Français du Canada : c'était nous préparer de nouveaux lauriers. Car, en 1690, le chevalier Phipps s'étant présenté devant Québec, essuya une défaite signalée et se rembarqua promptement, laissant son pavillon aux Canadiens comme trophée de la victoire : ce pavillon resta suspendu dans la cathédrale de Québec jusqu'à l'incendie de cet édifice, au feu de 1759, c'est-à-dire jusqu'à la prise de Québec par les anglais.

(A continuer.)

Nous avons l'honneur d'accuser réception du Catalogue descriptif des arbres fruitiers, plantes d'ornements, etc., cultivés et à vendre

par Ls. Morisset, à sa pépinière, à Portneuf, pour 1864.

L'auteur de cet envoi est neveu, croyons-nous, de M. l'abbé Provancher, auteur du Verger Canadien, de la Flore Canadienne, etc., et cultive sous l'habile direction de ce monsieur. Nous lui souhaitons tout le succès possible.

Solution du problème de la dernière livraison, par la fausse position :

Prenant pour 1ère supposition le nombre £55,000 [représentant le bien du père] et y retranchant les zéros pour abrégé l'opération, on a :

$$55 - 1 = 54 \div 9 = 6 + 1 = 7$$

$$48 - 2 = 46 \div 9 = 5\frac{1}{3} + 2 = 7\frac{2}{3} \text{ trop grand de } \frac{1}{3},$$

Et pour 2nde supposition £46,000 on a :

$$46 - 1 = 45 = 9 = 5 + 1 = 6$$

40 - 2 = 38 ÷ 9 = 4 $\frac{2}{3}$ + 2 = 6 $\frac{2}{3}$ trop grand de $\frac{2}{3}$; les signes des erreurs étant semblables, on divise la différence des produits par la différence des erreurs :

$$55 \times \frac{2}{3} = 12\frac{2}{3}$$

$$46 \times \frac{1}{3} = 5\frac{1}{3}$$

$\frac{2}{3} \div \frac{1}{3} = 64$, y ajoutant les zéros ci-dessus retranchés on a £64,000, bien du père, 8, nombre de ses enfants £8000, part de chacun.

PREUVE :

£64000 - 1000 = 63000	÷ 9 = 7000 + 1000 = 8000
8000	
56000 - 2000 = 54000	÷ 9 = 6000 + 2000 = 8000
8000	
48000 - 3000 = 45000	÷ 9 = 5000 + 3000 = 8000
8000	
40000 - 4000 = 36000	÷ 9 = 4000 + 4000 = 8000
8000	
32000 - 5000 = 27000	÷ 9 = 3000 + 5000 = 8000
8000	
24000 - 6000 = 18000	÷ 9 = 2000 + 6000 = 8000
8000	
16000 - 7000 = 9000	÷ 9 = 1000 + 7000 = 8000
8000	
80008000

Total...£64,000

GEO. THÉO. TREMBLAY,
Instituteur,
St. Roch de Québec.

(Nous avons reçu de M. Ferland, élève de l'école modèle-Laval et de M. Ls. Martineau,

élève de l'école-modèle de St. Nicolas, la solution du problème que nous donnons plus haut ; mais comme ces deux solutions sont semblables à celle de M. Tremblay, nous nous contentons d'en donner crédit à leurs auteurs.—(Note de la Rédaction.)

EXÉCUTION DE MEEHAN.—A 10 heures et 20 minutes, mardi de cette semaine, le condamné Meehan a été exécuté, en présence d'une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfants. Rendu sur l'échafaud, il a prononcé, d'une voix haute et ferme, quelques paroles en anglais et en français. Il a déclaré que, quand il a frappé sa victime, Pearl, il n'avait pas l'intention de le tuer ; il voulait seulement, dit-il, lui donner une bonne volée. Il a avoué ensuite que les mauvaises compagnies, la boisson et la débauche l'avaient perdu ; et il a conseillé aux jeunes gens de ne pas se laisser entraîner par la vengeance.

Pendant tout le temps de son séjour dans la prison, Meehan a été assisté spirituellement et consolé par le Rév. P. Maher, les Sœurs Grises et celles du Bon-Pasteur. Il est mort dans les sentiments les plus chrétiens.

La légende de Sainte Ursule.

Quand Radagaise, en 406, se précipita sur l'Italie à la tête d'une multitude innombrable, qui alla périr misérablement dans les montagnes de la Toscane, ce ne fut pas, comme on l'a cru, l'emportement furieux d'un barbare, ce fut la résolution concertée de plusieurs peuples : toute la Germanie était derrière lui et pensait de ce coup en finir avec Rome. A la nouvelle du désastre de leur chef, les Suèves, les Alains et les Vandales, qui les suivaient de loin, tournèrent vers le Rhin, forcèrent le passage et se répandirent sur la rive gauche, brûlant les villes, réduisant les citoyens en esclavage : au pillage des basiliques on reconnaît encore le plus grand nombre des conquérants pour des idolâtres. Une bande s'empara de Mayence, surprit les chrétiens rassemblés dans l'église au nombre de plusieurs milliers, et les passa au fil de l'épée. Jamais peut-être le paganisme ne parut plus près de venger ses humiliations qu'au moment où les Huns vinrent s'abattre sur les villes chrétiennes de la Gaule. A l'aspect de ces fils du désert, nés, disait-on, des sorcières et des mauvais génies, à qui l'on ne connaissait pas d'autre dieu qu'une épée plantée en terre, ni d'autre culte que l'effusion du sang, les cœurs les plus fermes purent regretter les temps de Déce et de Dioclétien. Les églises

disparaissaient, et les dernières traces de culture s'effaçaient comme l'herbe sous les pieds des trois cent mille hommes qu'Attila traîna après lui. Besançon, Strasbourg, Worms, Mayence, Langres, Reims, Cambrai, Toul et Frères, furent emportés : il ne resta de Metz qu'une chapelle dédiée à St. Etienne ; les prêtres périrent au pied des autels, qu'ils paraient ce jour-là pour célébrer la fête de Pâques. Les Huns succombèrent dans les plaines de Châlons, mais cette lutte sanglante prolongea la terreur de leur passage. C'est au milieu de ces redoutables spectacles que la postérité encore émue plaça la belle légende de sainte Ursule. Ursule, fille d'un roi chrétien de la Grande-Bretagne, est demandée en mariage par un prince idolâtre : elle donne son consentement afin de sauver son père, mais on lui accordera trois ans pour jouir de sa virginité, et, pour présent de fiançailles, dix jeunes filles de la plus pure noblesse des deux royaumes : chacune de ces dix sera, comme elle, suivie de mille compagnes. Alors elle fait équiper onze galères, et chaque jour elle exerce sa jeune troupe à déployer les voiles et soulever les rames. Les courses de la flotte virginale charment la multitude rassemblée sur le rivage : ce sont les derniers jeux de ces filles de navigateur. Un soir, le vent du nord s'élève : les onze galères fuient sur l'Océan, arrivent aux bouches du Rhin et le remontent jusqu'à Bâle. Là, averties par un ange, les voyageuses prennent terre et passent les Alpes pour accomplir le pèlerinage de Rome. Elles revenaient joyeuses et redescendaient le Rhin sur leurs navires ; déjà elle reconnaissaient les clochers de Cologne, quand elles aperçurent les tentes des Huns campés autour de la ville. Enveloppées de toutes parts, brebis parmi les loups, entre le déshonneur et la mort, elles moururent jusqu'à la dernière. Ursule, menée aux pieds d'Attila, refusa de partager son trône, et, percée d'un trait, la reine de cette blanche armée rejoignit ses compagnes dans le ciel. Voilà le poétique récit du moyen âge. Ces légions de vierges entourées par les païens, et tombant sous les flèches, n'étaient-elles pas l'image des jeunes chrétiennes de la Germanie, étouffées dans leur fleur par l'invasion ?

A. F. OZANAM.

Recensement de Rome.

On vient de publier à l'Imprimerie camérale le dernier recensement de la population romaine. Ce document officiel est intitulé : *Stato delle anime nell'alma città di Roma per l'anno 1863* (Etat des âmes dans l'auguste ville de Rome, en l'année 1863.) Nous en extrayons les données ci-après :

Rome est divisée, depuis le pontificat de Léon XII, en 54 paroisses.

La population totale est de 201,161 habitants répartis comme il suit :

Cardinaux.....	34
Evêques.....	36
Prêtres et clercs.....	1,457
Séminaristes.....	367
Religieux.....	2,569
Religieuses.....	2,031
Elèves des collèges (sexe masc.).....	660
Elèves des pensionnats et conservatoires (sexe fém).....	1,674
Personnel des Instituts de charité (sexe masc.).....	947
Id. (sexe fém).....	1,180
Familles.....	40,827
Hommes.....	92,024
Femmes.....	87,819
Mariés.....	30,235
Mariées.....	28,201
Veufs.....	4,301
Veuves.....	9,447
Célibataires, de tout âge (sexe masc.).....	59,015
Id. id. (sexe fém).....	50,171
Militaires.....	5,175
Détenus.....	387
Hétérodoxes.....	311
Juifs.....	4,490

Le recensement de 1862 accusait une population de 197,078 habitants; celui de 1863 accuse une augmentation de 4,083.

Nous appelons l'attention sur les chiffres suivants que l'ignorance ou la mauvaise foi se plaît à exagérer : clergé séculier, 1,894 individus; clergé régulier, 2,569; religieuses, 2,031.—Total 6,494 individus.

Rome renferme 6 Séminaires :—Romain (94 élèves); Pie (76); du Vatican (41); Français (58); de l'Amérique du Sud (45); de l'Amérique du Nord (53.)

Il faut y ajouter 19 Collèges :—de la Propagande (128 élèves); Germanique-Hongrois (59); Anglais (34); Pie-Anglais (15); Ecossais (12); Grec-Ruthène (22); Irlandais (50); Belge (6); Capranica (50); Pamphily (10); des Nobles (48); Lombard (11); Nazaréen (49); Clémentin (42); Ghislieri (42); de l'Académie ecclésiastique (13); des Chanoines de Latran (10); des Bénédictins (15); des Frères des Ecoles Chrétiennes (40.)

On compte 16 instituts de charité, 7 pour les hommes et 9 pour les femmes, savoir :—Hospice des orphelins (52 individus); de l'Assomption, pour les orphelins du choléra (115); de St. Marie-des-Anges, pour les pauvres (396); de Ste. Marie-des-Anges, pour les sourds-muets (47); de S. Michel, pour les vieillards (176); de la Vigna Pia, pour les enfants pauvres (97.)—Etablissement de St. Agathe (66); du Refuge (10); des Quatre Saints Couronnés, pour les orphelines (17); de Ste. Marie-des-Anges, pour les pauvres (443); de Ste. Marie-des-Anges, pour les sourdes-muettes (54); de S. Michel, pour les femmes âgées (144); du Saint-Esprit (289); de N. D. de Lorette, pour les repenties (50); du Bon Pasteur, pour les repenties (107.)

Mentionnons ensuite 15 conservatoires et 43 pensionnats tenus par des religieuses, pour les jeunes personnes.

Les religieux appartiennent à 56 sociétés, con-

grégations ou ordres divers, dont chacun compte une ou plusieurs maisons à Rome même, savoir : Chanoines réguliers de Latran (39 individus); Clercs réguliers Théatins (17); C. r. Barnabites (31); C. r. Somasques (33); C. r. de la Compagnie de Jésus (344); C. r. Mineurs (21); C. r. Ministres des malades (52); C. r. de la Mère de Dieu (23); C. r. des Ecoles Pies (42); Congrégation de l'Oratoire (24); de S. Jérôme de la Charité (12); de la Doctrine (44); de la Mission (65); des Pieux ouvriers (7); du Précieux Sang (17); des Passionistes (90); du T. S. Rédempteur (39); des SS. Cœurs (12); de la Croix (21); Frères des Ecoles Chrétiennes (54); Institut de la charité (15); Société des Missions (22); Prêtres de la Résurrection (22); Frères de N. D. de la Miséricorde (29); Ermites Camaldules (1); Moines Basilien (1); M. Bénédictins (47); M. Camaldules (17); M. C. de Montecorona (2); M. de Vallombreuse (9); M. Cisterciens (37); M. Olivétans (11); M. Sylvestrins (20); M. Chartreux (19); M. Ruthènes (1); M. Antonins (16); M. Arméniens (1); Dominicains (137); Mineurs Observants (201); Réformés (126); Observants du Ritiro de S. Bonaventure (44); Conventuels (84); Capucins (193); Tiers-Ordre de S. François (20); Augustins (85); Aug. déchaussés (42); Carmes (41); Car. déchaussés (82); Servites de Marie (52); Mercédaires (6); Trinitaires (11); Trin. déchaussés (53); Minimes (40); Religieux de S. Jérôme (20); Pères de la Pénitence (31); Fate-bene-Fratelli (44.)—Total, 2,569.

Les religieuses proprement dites (*monache*) et les sœurs [*suore*] appartiennent à des instituts qu'il serait trop long d'énumérer. On remarque, depuis quelques années, que le nombre des sœurs augmente dans des proportions relativement extraordinaires.

La statistique donne encore les chiffres suivants calculés depuis le dernier recensement :—Naisances : 27 907100 sur 1,000 habitants et 3 697100 par mariage.—Mariages : 7 427100 sur 1,000 habitants.—Morts : 30 habitants 107100 sur 1,000; 32 hommes 607100 sur 1,000; 27 femmes 397100 sur 1,000; 792 femmes sur 1,000 hommes; 22 mariés 227100 sur 1,000; 16 célibataires 807100 sur 1,000; 23 prêtres sur 1,000; 9 religieux 18,100 sur 1,000; 6 religieuses sur 1,000; 59 enfants sur 1,000; 22 adultes sur 1,000.

(Correspondance de Rome.)

LA MAISON DES CHAMPS.

(Suite.)

Un soir d'été, que M. Josselin fumait sa pipe sur un banc de bois planté devant sa maisonnette, sous une tonnelle garnie de chèvrefeuille odorant, il vit sauter par-dessus la barrière du jardin, un beau garçon, le hâvre-sac sur le dos, et le bâton d'épine ferré à la main, qui jeta en l'air son chapeau de cuir bouilli, et vint se jeter dans ses bras.

—C'est toi, mon enfant ! s'écria le capitaine. Depuis quatre mois tu m'as laissé sans nou-

velles ; d'où viens-tu ? Pourquoi ce retour imprévu ? Aurais-tu fait quelque sottise ?

—Père, répondit Jean, votre enfant d'adoption est digne de vous. Voilà les certificats des maîtres chez lesquels j'ai appris mon état de mécanicien, et maintenant je suis en route pour faire le tour du monde, si vous ne voulez pas que je vous serve jusqu'à la fin de vos jours, comme le dernier de vos serviteurs.

—Oh, oui, oui, tu es mon fils ! Tu en es digne, mon enfant. Mais je ne veux pas te garder ici sans utilité pour nous deux. Je suis dispos et bien portant ; j'ai encore de bonnes années à vivre, et je veux achever mon ouvrage. Tu partiras, et Dieu te ramènera assez tôt pour que je te bénisse encore, avant de fermer les yeux.

Jean passa plusieurs semaines auprès du capitaine. Il ne pensait plus à partir. Ce fut M. Josselin qui lui cria un jour, de grand matin : —Garçon, le vent est bon ; lève l'ancre et gagne le large ; les vœux de mon cœur suivront ta course lointaine ; va partout où tu voudras ; mais si tu mets le pied chez les Anglais, je ne te permets qu'une peccadille : Si quelqu'un d'eux te regarde de travers et t'appelle *french dog*, réponds-lui : je suis Jean, le fils de Josselin, le capitaine brestois, et casse-lui ton épine sur le dos : rien de plus, rien de moins.

—Soyez tranquille, père, s'écria Jean. Je n'y manquerai pas.

—C'est bien. As-tu de l'argent ?

—Père, il me reste cinquante écus.

—Avec tes bras, c'est tout ce qu'il te faut. En cas de malheur ou de maladie, écris-moi bien vite. Je saurai te faire virer de bord, et te remorquer au logis.

Jean commença son tour d'Europe.

Il se rendit à Lyon, de là franchit les Alpes parcourut l'Italie, visita Rome et Naples, passa en Allemagne, d'Allemagne en Angleterre, vécut à Londres sans querelles, passa jusqu'à Saint-Petersbourg, travailla partout avec succès, gagna de bons écus, des ducats, des florins, des guinées, et fit adresser à son père adoptif tout le surplus de son gain.

Arrivait-il dans une ville où il y avait quelque chose de remarquable à voir la fatigue ou la nécessité de remplir sa bourse, le forçaient-elles à s'arrêter ? Il se mettait au service d'un mécanicien. Le dimanche, l'ouvrier se changeait en savant voyageur. Quand son escarcelle était ronde, il poussait sa route, malgré les efforts que faisaient ses patrons pour le retenir ; car un ouvrier instruit dans son art et laborieux, ne se rencontre pas facilement, et tout le monde admirait ses connaissances et son adresse.

Maintes filles de gros fabricants auraient peut-être aussi voulu fixer l'étonnant étranger,

car maître Jean était un beau jeune homme : ses yeux bleus étaient pétillants d'esprit, et quelquefois tout humides de sensibilité. Ses manières étaient celles d'un garçon bien élevé ; sa conversation attachait autant que les grâces naturelles de toute sa personne. Plusieurs fois, son cœur fut près de se livrer à de douces émotions : mais la force de son caractère en triomphait. Il voulait revoir son père adoptif et finir ses jours auprès de lui. La reconnaissance avait sur lui plus d'empire que l'intérêt personnel.

Vers la fin de la quatrième année de ses voyages, il reprit le chemin de la Bretagne. Depuis longtemps, le capitaine avait laissé ses lettres sans réponse. Jean craignait d'avoir à pleurer sa perte. Il pâlit en voyant des figures étrangères le recevoir dans la maison de son bienfaiteur. On lui apprit que M. Josselin, fatigué de son existence isolée, avait vendu cette propriété, mais qu'on ignorait ce qu'il était devenu.

Le pauvre Jean sentit son cœur douloureusement blessé.—Si mon père adoptif, se disait-il, avait eu pour moi une véritable affection, il m'aurait informé du lieu de sa retraite.

Il reprit son hâvre-sac, et s'en alla loger dans le faubourg de Brest. Le lendemain, il se rendit chez le banquier qui payait les revenus de M. Josselin, pour tâcher d'en obtenir quelques renseignements.

M. Piélan, le banquier, le reçut à bras ouverts.—Soyez-le bien venu, lui dit-il. Notre vieil ami, accablé de souffrances, par suite de ses anciennes blessures, a réalisé sa fortune, et s'est décidé, sur les instances des médecins, à aller s'établir à la Martinique. Le climat chaud des Antilles lui sera plus favorable que les brumes de la Bretagne. Mais, en partant, il ne vous a pas oublié, et je suis dépositaire d'une somme de trente mille francs qu'il destine à votre établissement, en quel lieu qu'il vous plaise de le fixer,

Jean était anéanti. Le chagrin lui ôtait la parole.—Calmez-vous, mon bon ami, lui dit affectueusement le banquier, ce que vous avez de mieux à faire pour justifier les bonnes dispositions de votre protecteur, c'est de chercher à utiliser votre savoir, et j'ai déjà pensé à vous en procurer les moyens. L'occasion se présente d'accepter un emploi aussi avantageux qu'honorable. Quand vous serez complètement installé, et que vous aurez rendu des services, vous pourrez obtenir un congé et faire un voyage de deux ou trois mois, pour aller visiter ce digne M. Josselin. Mais pour le moment, nos colonies sont encombrées d'ouvriers de toute espèce qui vont y chercher fortune, et vous ne trouveriez pas à vous caser convenablement. Ce cher capitaine pensera peut-être à vous y ménager, un jour

ou l'autre, quelques chances d'établissement. Jusque là, son intention formelle est que vous restiez en France.

— Je resterai, dit Jean, d'une voix étouffée par les sanglots.

— Fort bien. J'aime à vous voir docile, même de loin, aux volontés de votre père adoptif. Maintenant, voici ce que je vous propose. M. de Lézerec, riche manufacturier des environs de Morlaix, est un de mes amis et de mes plus anciens clients. Il m'a chargé de lui trouver un intendant, pour mettre en valeur un terrain qu'il a acheté, et sur lequel il se propose de faire construire des usines. Vous seriez très capable de surveiller, d'après ses plans, la direction des travaux de toutes espèces, nécessaires à sa grand entreprise. Je vous engage, de la part de M. Josselin, à profiter de cette place. Nous allons, de ce pas, rendre visite à votre futur patron.

Jean se laissa conduire. M. de Lézerec l'accueillit avec bienveillance.—Les recommandations de MM. Josselin et Plélan sont les plus précieuses garanties que vous puissiez m'offrir, lui dit le manufacturier. Je vous donne toute ma confiance. Vous serez chargé du maniement des fonds que je consacre à mon exploitation, dont voici les plans et devis. Tous les six mois vous rendrez vos comptes à M. Plélan, mon banquier; et je vous attribue dès aujourd'hui un traitement de mille écus qui augmentera en proportion de votre activité et de vos services.

Jean voulut objecter son inexpérience. Sa modestie ne fut pas écoutée.—Avec votre intelligence, de l'ordre et du travail, on vient à bout de tout, lui répliqua, en souriant, le manufacturier.

Le contrat fut dressé, les obligations et les droits du nouvel intendant y furent stipulés avec soin.

— Tout marchera sous votre conduite, tout le monde vous sera soumis sans contrôle, ajouta M. de Lézerec. Je n'ai qu'une dernière recommandation à vous faire, c'est d'avoir les plus grands soins et les plus grands égards pour la veuve respectable d'un ancien caissier qui s'est dévoué jusqu'à la mort aux intérêts de la maison. Je lui ai fait une petite pension, reversible sur la tête de sa fille, et je l'ai installée dans mon domaine de Douarnez. Vous habiterez, sous le même toit, avec madame Bertin. Elle sera pour vous comme une mère, et je désire que vous la traitiez ainsi.

Jean promit tout, avec l'effusion d'une sincère gratitude, et partit le surlendemain pour sa destination.

La petite maison de Douarnez était fort simple, mais commode. Elle s'élevait au milieu d'un verger sur une colline dont la pente

adoucie descendait au hameau voisin. Madame Bertin était à la tête d'un ménage modeste, où tout respirait l'aisance. La chambre de Jean avait été préparée par ses soins. Rien n'y manquait; bibliothèque garnie de bons livres, meubles confortables, et terrasse ornée de fleurs qu'arrosait chaque matin la jolie Madeleine, pure et candide fille de seize ans.

Madame Bertin était une femme vive et sérieuse tout à la fois, de quarante et quelques années, d'un abord sympathique et bienveillant. Son visage pâle et son regard un peu mélancolique annonçaient qu'elle avait souffert, mais qu'elle était résignée. Jean se trouva bientôt auprès d'elle, aussi heureux, aussi à l'aise, que s'il la connaissait depuis longtemps. Elle lui fit à son arrivée les honneurs du logis, lui montra la maison et ses dépendances, et l'initia aux travaux qui devaient l'occuper.

— Cette femme est admirablement bonne, se dit Jean; je ne comprends pas l'insistance de M. de Lézerec à me recommander pour elle toutes les prévenances que lui assure déjà mon affection.

Il témoignait à madame Bertin un respect filial. Ses devoirs ne lui permettaient guère, chaque jour, de la voir qu'aux heures des repas. Mais il passait auprès d'elle et de sa fille de délicieuses soirées intimes.

Il ne tarda pas à écrire à M. Plélan les remerciements les plus vifs. Je ne souhaite de toute ma vie, lui disait-il, un sort plus agréable. Et si j'avais le bonheur de revoir mon père adoptif, tous mes vœux seraient comblés. Les gens de ces campagnes sont bien sauvages, mais j'espère les adoucir par le travail et en faire peu à peu de bons voisins. M. de Lézerec ne blâmera sans doute pas les efforts que je tenterai dans ce but.

Cependant la présence de la jolie Madeleine, qu'il voyait chaque jour, finit par le rendre rêveur à son insu. Cette charmante enfant prenait sur toute sa vie une influence dont il ne pouvait se défendre. Son image le suivait partout. Quand il croyait avoir repris tout son courage en sa présence, un seul regard de la jeune fille le faisait trembler, et il devenait triste, sans savoir pourquoi.

P. CHRISTIAN.

(A continuer.)

— Un immense incendie a éclaté dans la cité d'Osaka. (Chine). 30,000 maisons et 250 magasins sont devenus la proie des flammes. 500 à 1000 personnes y ont perdu la vie. Le feu a duré trois jours.

ALMANACH POLITIQUE.

AMÉRIQUE.

Canada.—C'est par erreur que nous avons dit, dans le dernier numéro, que l'assemblée législative a adopté la proposition de l'hon. M. Brown, touchant la formation d'un comité chargé d'examiner les réformes à introduire dans la représentation nationale.

Considérant que la majorité qui les soutenait était trop faible pour leur permettre de gouverner le pays avec satisfaction et dignité, les Ministres ont mis leur résignation entre les mains de S. E. le gouverneur-général, qui l'a acceptée.

L'hon. M. Fergusson Blair a été appelé à former une nouvelle administration, mais il n'a pu réussir.

Sir E. P. Taché a été choisi alors par S. E. et il a accepté.

Etats du Nord.—Le comité de la chambre de commerce de New-York a adopté une résolution tendant à autoriser le Président à terminer le traité de réciprocité du Canada, ou à en faire adopter un nouveau qui ferait disparaître les objections dont le gouvernement américain a à se plaindre.

Le Président Lincoln a lancé un ordre général pour un levée de 200,000 hommes, en addition de la levée des 500,000 qui devaient être appelés sous les drapeaux en février.

L'armée fédérale devait être passée en revue ces jours derniers, et il était question de faire quelques changements à la constitution des États-Unis relativement à l'esclavage, qui serait définitivement prohibé dans toute l'Union.

Etats Confédérés.—Les troupes du Sud se sont emparées de Jackson Port dans l'Arkansas.

Lee se prépare activement à ouvrir la prochaine campagne. La cavalerie et l'infanterie lui arrivent de tous les endroits.

Les journaux de Richmond enrégimentent l'arrivée récente dans la capitale du Sud d'un millier de prisonniers fédéraux, venant de diverses directions.

EUROPE.

France.—L'archiduc Maximilien est arrivé à Paris, le 5 de ce mois, et l'on disait qu'il s'embarquerait le 28 pour le Mexique; toutes les difficultés, à l'égard de son nouveau poste, sont aplanies, paraît-il.

Les remontrances que la France a faites à la Prusse contre le mouvement des troupes prussiennes dans le Jutland, sont, dit-on, beaucoup moins fortes que celles de l'Autriche, mais elles font comprendre la pensée de Napoléon.

Angleterre.—Un des membres des Communes d'Angleterre a été accusé d'avoir tramé dans

le complot des quatre assassins italiens qui viennent d'être condamnés à la déportation pour avoir voulu tuer l'empereur Napoléon. M. Stanfeld, le membre en question, n'a pu se disculper entièrement. Cet incident a donné lieu à quelques remarques passablement aigres dans le Sénat français.

Danemark.—Le blocus est devant Newstadt dans le Holstein.

Le Danemark n'a point accepté la conférence projetée, et a déclaré qu'il n'acceptera aucune proposition de ce genre ayant pour base l'union politique du Schleswig et du Holstein.

Une dépêche de Copenhague mande que les Autrichiens étaient arrivés devant Duppel.

A Copenhague, les candidats favorables à la poursuite énergique de la guerre ont été élus.

Norvège.—On dit que le peuple norvégien serait heureux de voir son roi s'abstenir d'entrer en guerre. La législature va sans doute partager cette opinion.

Autriche.—Il paraît que l'Autriche ne fait aucun préparatif de guerre en Vénétie, et qu'elle n'a pas l'intention de prendre l'offensive.

Pologne.—Des avis de Varsovie, en date du 6 mars, mandent qu'un manifeste impérial, annonçant l'émancipation des paysans, a été solennellement proclamé ce jour-là.

Russie.—Trois vaisseaux de guerre russes, qui se trouvaient dans le port de Brest (France), ont reçu ordre de se rendre au Nord.

La lune à sa place.—Un pauvre Jean-bête qui s'était pris pour la lune d'une belle amitié, se promenant un soir la tête basse, arrive auprès d'un puits dans lequel il regarde. Il voit au fond l'image de la lune, et s' imagine que l'astre est tombé dans le puits.

Vite, il court à la maison, sans regarder en l'air, et en rapporte un croc avec une corde qu'il fait descendre jusque dans l'eau pour en retirer la planète. Le croc s'engage dans un trou de la maçonnerie, ce qui produit une résistance, et notre Jean-bête, qui s' imagine que la lune est accrochée, tire, tire.....et tire tant que la corde se casse, et qu'il tombe à la renverse, les quatre fers en l'air. Ayant alors la face vers le ciel, il y aperçoit la lune. "Diable, s'écrie notre homme, l'échine me fait mal; mais c'est égal, j'ai remis cette pauvre lune à sa place."

CONDITIONS :

LA SEMAINE paraît régulièrement le dernier jour de chaque semaine.

L'abonnement est d'UNE PIASTRE par année, invariablement payable d'avance.

On s'abonne à Québec, chez M. C. Darveau, imprimeur, Propriétaire-Gérant, côte Lanouagne, No. 8.